

> DES LIEUX ET DES MAUX DANS DES MOTS

GALYNA DRANENKO

Université nationale de Tchernivtsi, Ukraine

galynadranenko@yahoo.fr

LES GÉNOCIDES ET LEURS REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES DANS LES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS DE BUCOVINE

Résumé. — Il s'agit de s'interroger sur les rapports qui se tissent entre le discours littéraire et le discours historiographique, en mettant en évidence l'évolution, la concurrence et le dialogue des modèles sous-jacents aux représentations, littéraires et historiques, des déportations et des extermination des peuples en Bucovine du Nord, et en définissant la place et la valeur du « devoir de mémoire » et/ou du « travail de mémoire » dans la littérature consacrée aux génocides ukrainiens et juifs, perpétrés à Czernowitz (Tchernivtsi) et dans les villages bucoviniens par des régimes totalitaires ou fascistes, qu'ils soient roumain, nazi ou soviétique. Le corpus littéraire de l'étude comporte des poèmes (Rose Ausländer; Paul Celan entre autres), des romans (Aharon Appelfeld, Gregor von Rezzori) et des nouvelles (Marie Matios) écrits par des auteurs originaires de Bucovine.

Mots clés. — Czernowitz, Bucovine, génocide juif, génocide ukrainien, Aharon Appelfeld, Marie Matios, mémoire.

Au cours du XX^e siècle, la Bucovine du Nord¹ connut une histoire particulièrement tourmentée : elle fut à tour à tour autrichienne, roumaine, soviétique, de nouveau roumaine, derechef soviétique et actuellement ukrainienne. Ainsi sa capitale, suivant les régimes politiques, vécut-elle de permanents changements dans son appellation topographique : Czernowitz (ou Czernovitz)/Cernăuți/Tchernovitsy/Tchernovtsy/Tchernivtsi. Il est à souligner qu'aucune autre « petite »² ville de province, comme la ville de Czernowitz (exactement dans cette orthographe allemande), n'a inspiré un aussi grand nombre d'ouvrages parus en plusieurs langues (allemand, hébreu, ukrainien, français, anglais). On recense des publications à visée historiographique, des témoignages vécus, des autobiographies, et un grand nombre d'œuvres littéraires – tous ces ouvrages ayant pour particularité d'avoir été écrits par des auteurs originaires de la ville. Notre interrogation sur les représentations des processus de qualification, de disqualification et de requalification des lieux de détention, de concentration et d'extermination portera, principalement, sur les descriptions des génocides juif et ukrainien en Bucovine du Nord entreprises par les auteurs de notre corpus.

Il est connu que la terre bucovinienne a été la patrie ou plutôt la « matrice »³ non seulement de célèbres poètes germanophones, tels que Paul Celan et Rose Ausländer, mais aussi d'une vingtaine d'autres poètes juifs assimilés⁴. L'œuvre poétique de ces auteurs bucoviniens est essentiellement consacrée aux thèmes de l'exil, de la déportation et de l'extermination des Juifs. Florence Heymann (2003 : 148) remarque à ce propos : « Plus que d'autres, cette génération [de poètes] a été prise dans une histoire du XX^e siècle qui peut être interprétée comme une longue suite de conflits de territoires, de cultures et de religions, cloisonnant l'espace, entravant les déplacements, en les précipitant et excluant les faibles ». Pour évoquer un genre comme le roman, nous nous référerons en particulier à l'œuvre d'Aharon Appelfeld, dont *l'Histoire d'une vie*, écrite en hébreu, montre la désagrégation d'une famille de Juifs bucoviniens assimilés à travers les souvenirs du narrateur-enfant qui décrit le moment où la communauté juive de Czernowitz est déportée et exterminée par la Roumanie nazie. Nous nous arrêterons également sur son recueil de conférences, *L'Héritage nu*, où l'écrivain traite des problèmes de la mémoire et de l'oubli, des rapports réalité/fiction

¹ Située dans le centre géographique de l'Europe, la Bucovine (pays des hêtres) fait actuellement partie de deux États de l'Europe de l'Est – la Roumanie (pour la Bucovine du Sud) et l'Ukraine (pour la Bucovine du Nord).

² Sa population actuelle est de 250 000 habitants.

³ Terme emprunté à R. Ausländer.

⁴ Douze de ces poètes figurent dans l'ouvrage récemment paru aux éditions Laurence Teper sous le titre *Poèmes de Czernovitz* (présentation et traduction de l'allemand par François Mathieu) ; mentionnons, également, un ouvrage bilingue (ukrainien/allemand) plus exhaustif, paru en 2008 à Tchernivtsi dans les éditions Knyhy XXI, sous le titre *La Harpe perdue/Die verlorene Harfe*. Cette anthologie, qui reprend certains des poèmes des 24 poètes juifs germanophones de Czernowitz écrits lors de la période d'entre-deux-guerres, a été établie par le chercheur et le traducteur P. Pychlo.

dans les écrits sur la Shoah. Dans l'œuvre romanesque de Gregor von Rezzori, fils d'un colon autrichien, la Bucovine et sa capitale Czernowitz, pays natal de l'auteur, apparaissent respectivement sous les pseudonymes de Tescowina et de Tchernopil (Rezzori, 1961). Cet auteur germanophone porte sur le contexte socioculturel czernowitzien – dans lequel il avait passé sa jeunesse – un regard qui se distingue de celui de l'ensemble de la littérature juive. En effet, ses souvenirs sont très éloignés d'un motif récurrent dans cette littérature, à savoir la nostalgie pour un pays définitivement perdu. Le roman autobiographique *Neiges d'antan*, composé d'une série de portraits des proches du romancier, tire sa force du regard singulier que porte l'auteur sur l'histoire de ce lieu au destin si incroyable. En ce qui concerne le problème du génocide ukrainien en Bucovine, nous analyserons aussi l'œuvre d'une auteure ukrainienne contemporaine, Marie Matios (appelée d'ailleurs par la critique « l'écrivaine d'un territoire »). Dans son livre *La Nation*⁵, un recueil de nouvelles et de poèmes écrits après la chute de l'URSS, elle dépeint le sort tragique des habitants des villages bucoviniens à l'époque ambivalente et tumultueuse de la « soviétisation », qui s'accompagnait de déportations en masse et d'une extermination en règle des Ukrainiens et des Juifs.

Dans notre étude, nous avons entrecroisé les œuvres littéraires avec des ouvrages à caractère historiographique et sociologique. Nous avons notamment utilisé la monographie de Florence Heymann (2003 : 11), *Le Crépuscule des lieux*, dans laquelle cette chercheuse, en s'appuyant sur les témoignages oraux et écrits des survivants du génocide juif en Bucovine, fait un « recueil des histoires de vie » pour « faire ressurgir une période historique accessible aux mémoires individuelles ». En travaillant sur « l'accumulation de "traces" », en croisant et en confrontant de nombreux types de matériaux, Florence Heymann reconnaît que se pose le problème de la validation du corpus de son étude, car la majorité des documents qu'elle a exploités provenait de ce qu'elle appelle la « littérature secondaire » (autobiographies, témoignages écrits, journaux locaux...). La lecture et l'étude de ces documents a conduit l'auteure, selon son expression, à pratiquer « une écriture duelle » dans la mesure où elle s'est trouvée prise, d'une part, dans une sorte de « présent éternel » (Nora, 1984 : 19) de la mémoire et, d'autre part, dans la « représentation du passé » de l'Histoire. Par la suite, elle a privilégié la valeur de représentativité de ces « vestiges » qui configurent leurs données par rapport à monde historique définitivement perdu. C'est le même point de vue qui régit l'écriture du livre de témoignages de Charles Rosner (2007), originaire de cette ville, *Émancipation ou Êtes-vous aussi de Czernowitz ?* Ce livre appartient à la catégorie des écrits exploités par Florence Heymann dans son ouvrage. Par ailleurs, il est significatif, sinon surprenant, que l'auteur français ait découvert par hasard, dans ladite monographie, le témoignage d'une femme qui ne pouvait être

⁵ Le mot « nation » est ici employé dans le sens « peuple ». Le *Petit Robert* en donne la définition suivante : « Nation n.f. – Groupe humain, généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité (historique, sociale, culturelle) et la volonté de vivre en commun = peuple ».

que sa propre mère – témoignage sur des faits dont celle-ci n'avait jamais parlé à son fils.

Ainsi le corpus littéraire de notre recherche est-il constitué des œuvres d'auteurs qui sont tous originaires de la Bucovine, mais qui appartiennent à différentes communautés ethniques (juive, allemande, ukrainienne) et à différentes générations, qui s'étendent sur tout le XX^e siècle. Ce choix a permis d'exploiter une diversité de points de vue sur ces événements tragiques qui ont provoqué des séismes dans cette région et dans sa population. Au-delà de ce fait, les auteurs convoqués se distinguent non seulement en fonction de leur statut de témoin (témoins adultes, témoins enfants, témoins de témoins), mais aussi en fonction de leur statut de victime (victimes – directes/indirectes – et non-victimes). La variété générique des textes (roman, nouvelle, autobiographie, poésie, témoignage, essai) contribue également à la réalisation des objectifs de notre recherche qui sont, d'une part, d'étudier les rapports qui se tissent entre le discours littéraire et le discours historiographique, en mettant en évidence l'évolution, la concurrence et le dialogue des modèles sous-jacents aux représentations littéraires et historiques des génocides en Bucovine ; d'autre part, de s'interroger sur la place et la valeur du « devoir de mémoire » et/ou du « travail de mémoire » dans la littérature consacrée aux génocides ukrainiens et juifs.

Histoire et histoires

L'histoire de la Bucovine du Nord est essentiellement liée à l'existence de deux immenses empires – l'austro-hongrois (1774-1918) et le soviétique (1945-1991). Les dénominations de Czernowitz, la ville devenue mythique, ainsi que celles de sa région, ont été abondantes ; « la Petite Vienne », « le Petit Paris », « la Jérusalem de Bucovine » (Appelfeld, 2008 : 40) ou « le Petit Jérusalem sur le Pruth » (Rychlo, 2008 : 171), pour ne citer que les appellations de sa capitale. La Bucovine elle-même est souvent appelée « contrée des cinq langues » ou « Babylone de l'Europe de Sud-est ». Cet emploi de pseudonymes périphrastiques qualifiant des lieux uniques dans leur genre se retrouve également dans l'appellation de localités bucoviniennes moins importantes du point de vue administratif. Ainsi, par exemple, Sadagora, une bourgade située à une dizaine de kilomètres de Czernowitz, véritable centre hassidique où, avant la Première Guerre mondiale, 80 % de la population était composée de Juifs, est-elle nommée « le Petit Vatican du hassidisme » (Rychlo, 2008 : 171). Dans la mesure où toutes ces appellations font référence à des toponymes « extérieurs » universellement connus, l'unicité et la localisation de ces lieux ne pose aucun problème au lecteur.

Avant la Seconde Guerre mondiale, Czernowitz était perçue comme une ville située au croisement de l'Europe occidentale et orientale, comme une ville aux innombrables minorités qui vivaient en harmonie, comme une ville où régnait une grande passion pour l'enseignement et la culture. Selon Aharon Appelfeld

(2008 : 40), c'était « une cité florissante où l'art et la poésie étaient célébrés ». C'était une métropole dont le niveau culturel égalait largement celui des grandes villes d'Europe centrale, et surtout c'était une ville où la moitié de la population était constituée de Juifs. Ayant été confrontée à plusieurs génocides dont les victimes ne furent pas seulement ses habitants juifs, Czernowitz représente pour beaucoup l'archétype d'une « métropole culturelle noyée ». C'est donc un lieu menacé de disparaître de la mémoire collective, que la littérature ainsi que les ouvrages à vocation historique ou sociologique tentent d'empêcher de sombrer dans l'oubli. Florence Heymann (2003 : 45) considère que l'« identité czernowitzienne » repose sur deux composantes principales : la *yiddishkeit* et la *Kultur* allemande. D'après elle, la perte de ces deux univers a déclenché la ruine de ce qui est à la base du mythe de Czernowitz. En caractérisant ce mythe, Raphaëlle Rérolle (*in* : Heymann, 2003 : 71) écrit : « Les hommes migrent, mais ici la cité aussi a migré... Tout, en ce lieu, rappelle que l'histoire est passée dans un sens, puis dans l'autre, emmenant la ville dans un étourdissant voyage immobile ».

« Quatre langues s'accordent dorlotent l'atmosphère »⁶

La politique économique des Habsbourg a favorisé l'arrivée de différentes ethnies dans les terres de sa colonie la plus orientale, afin d'en faire la « vitrine de l'empire face au désert des Tartares » (Beaumont, 2004 : 89), ou le paragon d'une soi-disant « colonie idéale » où il fait bon vivre. La Bucovine devait marquer la frontière culturelle de l'Europe face à l'Asie. Aussi l'image de Czernowitz a-t-elle été utilisée dans la presse viennoise comme le symbole d'une possible assimilation par l'Est d'une culture germanique sise au centre de l'Europe. L'*Homo bucovinensis* a été appelé à représenter le citoyen modèle de la monarchie autrichienne. Ce mythe habsbourgeois, qui reste un des motifs principaux de la majorité des ouvrages portant sur la Bucovine et surtout sur Czernowitz, est né, entre autres raisons, de l'exemple que donnait la cohabitation intelligente des minorités nationales dans cette ville. Gregor von Rezzori (1989 : 50) peut ainsi écrire que, dans ce lieu, a vécu un « peuple protéiforme qui avait non pas une mais une demi-douzaine de nationalités, non pas une mais une demi-douzaine de religions, non pas une mais une demi-douzaine de langues, et qui pourtant a été doté d'un caractère commun tout à fait spécifique ».

Au début du XX^e siècle, à Czernowitz, on ne comptait pas moins de cinq Maisons nationales (centres culturels) : juive, allemande, ukrainienne, polonaise, roumaine. La presse y paraissait en plusieurs langues (cinq quotidiens étaient publiés en allemand, par exemple). Jusqu'en 1940, le profil multiculturel de la ville a perduré sans changements significativement notoires. Les Juifs représentaient la minorité la plus importante de la ville (avant la Première Guerre mondiale : 32 % de la

⁶ R. Ausländer, *Czernowitz avant la Deuxième Guerre mondiale*.



Image 1 : Herrengasse, le café « Habsbourg ».

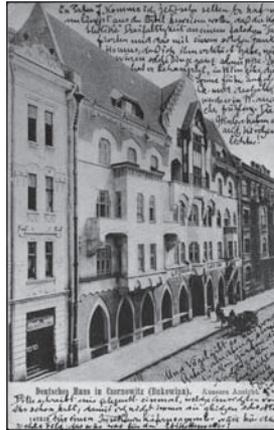


Image 2 : Maison nationale allemande.

population, 47,7 % en 1919). Déjà vers la fin du XIX^e siècle, ils incarnaient l'élite sociale ; ainsi constate-t-on qu'à l'Université la majorité des étudiants étaient des Juifs. Dans la ville, il y avait 70 synagogues et un temple juif ; un palais hassid au style mauresque ornait Sadagora. Les Juifs se démarquaient des autres communautés nationales, mais à l'intérieur de cette minorité on pouvait distinguer deux groupes : 1) les Juifs assimilés germanophones (une élite sociale, qui peuplait la « ville haute ») ; 2) les Juifs des classes pauvres ou religieuses (qui parlaient yiddish ou hébreu, et qui occupaient la « ville basse »).

« Le passé aussi a des ailes. Ses plumes sont des cellules d'un corps perdu »⁷

Le mythe de l'empire des Habsbourg est particulièrement celui de la *Kultur* allemande dont les initiateurs et les porteurs furent majoritairement des Juifs assimilés (les Allemands ne représentaient que 8 % de la population de la ville). Les Juifs germanophones de Bucovine ne ressentaient pas de contradiction dans le fait d'être à la fois autrichiens et juifs. En fait, la mythique symbiose judéo-allemande remontait au XVIII^e siècle et, parmi les causes qui ont favorisé cette « germanisation » des Juifs, on peut noter plusieurs facteurs, dont la croyance des Juifs à une vocation élitaire particulière réservée aux Allemands ; le recul progressif devant l'allemand des langues habituellement réservées aux affaires (le tchèque, le polonais ou le ruthène⁸) ; le désir de l'empereur Josef de convertir ses sujets juifs en les mettant au service de son empire ; l'obligation pour les Juifs de se doter d'un patronyme allemand ; la fondation d'écoles germanophones et la scolarité

⁷ R. Ausländer, *Le passé*.

⁸ Ruthènes, appellation des Ukrainiens de l'Ouest.

obligatoire ; le statut de Czernowitz comme capitale d'une province germanique (ville-vitrine devant la Russie). Après 1867, les Juifs sont devenus conscients qu'ils étaient *de facto* des citoyens égaux en droit avec d'autres minorités – aussi a-t-on pu parler de « l'âge d'or des Juifs de Bucovine » (Heymann, 2003 : 11).

Dans les souvenirs des écrivains et des témoins d'origine juive persiste l'idée du « bon vieux temps » de l'Empire austro-hongrois imaginé comme une période de calme, de droits reconnus et de libertés garanties. Pour la majorité d'entre eux, l'antisémitisme n'existait pas. Pourtant, selon les historiens de la région, l'antisémitisme y existait bel et bien, même si l'on reconnaît que la situation y était bien meilleure que dans le reste de l'Empire. Avant même la fin du règne des Habsbourg, les liens de sociabilité entre les Juifs et les Allemands de Bucovine se sont distendus pour se rompre définitivement, mais il restait comme biens communs la langue et la culture allemandes. Le mythe habsbourgeois reposait sur l'idéalisation du libéralisme qui régnait dans l'empire austro-hongrois, sur la glorification de l'aspect multiculturel d'une société habituée par ce fait à la tolérance et sur l'exemplarité d'une concentration culturelle et spirituelle réussie. On comprend qu'il irrigue également les œuvres des représentants des autres minorités de la ville. Gregor von Rezzori, fils d'un Autrichien de souche, livre un adieu lyrique à sa patrie doublement perdue – la fin de l'empire habsbourgeois et l'exil hors de la Bucovine. Il faut ajouter que cet auteur avait un statut pour le moins compliqué : Gregor von Rezzori était considéré en Autriche comme « aborigène » du Sud-est et en Bucovine comme envahisseur.

« La carpe miroir en gelée poivrée s'est tue en cinq langues »⁹

Pendant la période d'occupation de la Bucovine du Nord par La Grande Roumanie (1918-1940) – que Florence Heymann (2003 : 234) définit comme « une interminable éclipse du soleil » à cause de l'antisémitisme d'État, de la roumanisation forcée, des émeutes antijuives etc. – l'esprit autrichien, qui s'exprimait généralement dans la vie culturelle intense des Juifs assimilés, s'était maintenu. Ainsi se poursuivaient les tournées de troupes de théâtre viennois et les concerts de musique ; la presse, écrite en plusieurs langues, même si elle était censurée, continuait à être à la disposition des habitants ; à l'Université, les traditions allemandes d'enseignement perduraient, les bibliothèques étaient toujours bien fournies en livres non seulement en langue allemande, mais aussi en langue française, langue qui était enseignée avec constance à l'époque et considérée à Czernowitz comme « aristocratique ». L'ambiance culturelle qui régnait à Czernowitz, dans l'entre-deux-guerres, est bien décrite par une phrase de Paul Celan : « C'est une terre où vivaient les gens et les livres », ou par celle

⁹ R. Ausländer, « Une histoire dans une coque de noix », *Czernovitz I*.

de Georg Heinzen : « Il y avait plus de librairies que de boulangeries » (Rychlo, 2005 : 24). D'après plusieurs témoignages, l'image de l'*homo legens*, de l'homme lisant, caractérisait, habituellement, les habitants de cette ville. Pour caractériser les Autrichiens qui sont restés en Bucovine, on peut se référer à ce qu'en dit Gregor von Rezzori (1989 : 49) : « Nous vécûmes les années 1919-1939 dans l'illusion d'une position pseudo-féodale dans le monde qui n'était justifiée ni par aucun prestige concret à l'intérieur de la société réelle, ni par une fortune correspondante, mais reposait simplement sur la condition de nos parents avant la Grande guerre ».

Cette vie culturelle a été propice à l'émergence d'une génération de poètes germanophones bucoviniens dont faisait partie Paul Antschel, plus connu sous le pseudonyme Paul Celan, anagramme de son nom. Ce poète germanophone, dont il est inutile de rappeler la célébrité, traducteur éminent par ailleurs, est né dans une famille czernowitzienne de Juifs assimilés. Malgré l'introduction forcée à partir des années 20 du roumain dans tous les domaines de la vie sociale, administrative, économique et spirituelle, et donc malgré l'interdiction formelle de l'emploi d'autres langues et d'autres cultures, Paul Celan a su sauvegarder sa langue maternelle et a écrit la presque totalité de son œuvre en allemand (même si sa scolarisation secondaire a été effectuée en roumain). Il faut ajouter que, comme plusieurs intellectuels de sa génération, Paul Celan maîtrisait depuis sa jeunesse plusieurs langues : l'allemand, le roumain, l'hébreu, le yiddish, le français, l'anglais, le russe et... l'ukrainien. Parmi ces auteurs, se trouvent des poètes bucoviniens de l'entre-deux-guerres qui n'ont jamais formé un groupe organisé, mais selon le terme d'un de ces représentants, Alfred Margul-Sperber, un « chœur invisible » unique dans l'histoire littéraire européenne. Ces poètes ont créé à Czernowitz une revue d'avant-garde, *Der Nerv*, qui visait à fonder un nouveau courant dans la poésie germanophone¹⁰.

Ce mythe quasi religieux de Czernowitz ne s'effondrera qu'avec les événements traumatiques du génocide juif. L'extermination et la déportation des Juifs sont souvent citées comme une des causes principales de la disparition de cette civilisation « idyllique ». Ainsi, dans les œuvres des écrivains d'origine juive, Czernowitz se présente-t-il, souvent, comme une « Atlantide engloutie ». Aharon Appelfeld (2008 : 40) aime insister sur l'apport des Juifs à cette grandeur perdue : d'après l'écrivain israélien, ils ont été « la levure qui permit la fermentation culturelle de cette ville ». La même idée est exprimée dans le roman autobiographique, *Mon Czernowitz*, d'un autre écrivain vivant en Israël – Zvi Yavetz (appelé « Monsieur Czernowitz »). Au demeurant, il est vrai que Gregor von Rezzori (1989 : 25-26) exprime une vision plus vaste : « Nous grandîmes dans le mythe d'une réalité ancienne, merveilleuse et perdue. En ce temps-là nous étions déjà ce que sont devenus plus tard, après 1945, des centaines de milliers d'Européens : des fugitifs, des réfugiés, poussière dans le vent du temps ».

¹⁰ Comme P. Celan, la majorité de ces poètes provenaient de familles juives assimilées où l'allemand était depuis plusieurs générations la langue maternelle.



Image 3 : Maison nationale juive.



Image 4 : 1941, après la première occupation soviétique.

« Après le jeu d'échec rouge les couleurs changent »¹¹

Il est difficilement contestable que, avant l'arrivée des armées soviétiques, en 1940, les Bucoviniens avaient entendu parler de la cruauté du régime soviétique (emprisonnement des innocents, déportations en Sibérie, etc.). Mais il faut aussi reconnaître qu'ils étaient soulagés que cette nouvelle occupation mît fin à l'empire et à l'emprise roumaine sur leur pays. Dans un premier temps, la communauté juive a salué les Soviétiques comme de véritables libérateurs, mais la joie a été de courte durée – les arrestations et les confiscations des biens ont commencé très tôt. Malgré cela, les Juifs pouvaient se dire : « Au moins il n'y a pas d'antisémitisme ! ». Cependant, assez vite, les droits des communautés nationales ont été niés et les libertés nationales restreintes (il était, par exemple, interdit de sortir sans permission spéciale hors de la ville). En plus, les Czernowitziens ont été déçus par l'inculture de la plupart des officiers soviétiques. Par la suite, se sont multipliées des actions qui ont semé l'épouvante dans la population : tyrannie policière, déportation en masse en Sibérie et au Kazakhstan (3 000 dans des wagons à bestiaux). On voit que les mêmes méthodes seront reprises plus tard par les nazis. Pour ne parler que de l'année 1941, à Czernowitz, par exemple, le NKVD a arrêté plus de 3 800 personnes, dont 80 % étaient des Juifs.

Florence Heymann (2003 : 272) reconnaît être surprise, sinon interloquée, par le silence continu et massif que montraient les témoins qui avaient vécu cette période, même si l'« année soviétique semblait avoir plus marqué les esprits que les suivantes, celles où Roumains et Allemands ont envahi la ville et entraîné la population juive dans l'enfer de la Shoah ». Si la première occupation soviétique ne dura qu'un an, elle a fortement traumatisé la population. Il n'en demeure pas moins qu'elle est restée, inexplicablement, une sorte de « *no man's time* » ou, selon Dov Levin, une année « entre parenthèses », c'est-à-dire « enchâssée entre

¹¹ R. Ausländer, « Une histoire dans une coque de noix », *Czernowitz I*.

la période crépusculaire de la Roumanie antisémite et celle, totalement noire, de la Shoah » (*ibid.* : 293).

« Nous étions le bûcher de notre temps »¹²

On sait qu'Hanna Arendt considère l'antisémitisme roumain comme le plus brutal de l'Europe d'avant-guerre. Lors de la période de la Roumanie nazie en Bucovine du Nord (1941-1944), Ion Antonescu, qui s'est vu confier par Hitler la mission d'en expulser les Juifs et les Ukrainiens, a promulgué une directive dont les dispositions principales avaient pour objet la déportation ethnique, la déterritorialisation et la reterritorialisation des nations dans la « Grande » Roumanie, et la « purification » du peuple roumain de tous ses éléments étrangers. Son expression « nettoyer le sol » désignait d'une part l'extermination de tous les Juifs habitant des zones rurales et l'enfermement dans des ghettos, créés à cette occasion, de tous ceux qui demeuraient dans les centres urbains, et, d'autre part, l'arrestation des suspects considérés comme des activistes soviétiques. En 1941, sous le régime roumain nazi, pour la première fois dans l'histoire de la ville, un ghetto juif a été créé. Les 50 000 Juifs ont reçu l'ordre d'y emménager dans les huit heures ; 60 % de Juifs réunis dans le ghetto de la ville basse seront déportés en Transnistrie en 1941-42. Est-il nécessaire de rappeler que 5 000 Juifs czernowitziens ont péri fusillés au bord de la rivière Pruth, lors d'une opération appelée « nettoyage du sol » ?



Image 5 : Occupation par la Roumanie nazie.

¹² R. Ausländer, *Avec un feu bleu vif*.

Il faut dire qu'en 1939, beaucoup de Juifs de Czernowitz n'ont pas vu arriver l'orage et peu ont quitté la ville. Tzvi Yavetz peut ainsi amèrement remarquer : « Ils ont continué à vivre comme des oignons, la tête dans la terre » (Heymann, 2003 : 157). Puisqu'ils se considéraient comme de vrais Allemands, les Juifs assimilés ne pouvaient s'imaginer que leur destin pût être le même que celui des Juifs du reste de l'Europe. Cela explique, en partie, l'hébétéude et le choc avec lesquels, abasourdis, lors de la guerre, ils ont vécu leur conduite forcée vers le gouffre du génocide, relativement sourds, jusqu'aux derniers moments, aux rumeurs qui leur venaient de l'Ouest. Cette situation paradoxale et tragique est, entre autres récits, décrite dans le roman autobiographique d'Aharon Appelfeld (1999 : 46) *Histoire d'une vie*. Quand sont venus les premiers signes du danger, sa famille a émis le désir d'émigrer hors de la Bucovine, mais elle n'a pas obtenu les visas nécessaires : « Chaque jour était une nouvelle tentative pour forcer le mur qui s'était dressée autour de nous ». Il s'ensuit qu'elle se retrouve inévitablement prise dans un piège : « La mort nous cernait de toutes parts mais étrangement il semblait à Papa que, si nous faisons des efforts, un répit adviendrait, et même le salut » (*ibid.*). Il n'en a rien été : la mère de l'auteur a été tuée et le père déporté.

Dires de génocides

« Le poème est l'art de dire l'indicible »¹³

Le sort tragique qu'ont subi les parents d'Aharon Appelfeld a également été celui des poètes bucoviniens et de leurs familles dont ils rendent compte dans leurs poésies. La vie dans le ghetto, les déportations et les exterminations sont omniprésentes dans les textes de Rose Ausländer, dont l'œuvre compte 20 recueils de poèmes. Dans son essai – *Tout peut être un sujet* (1971) –, alors qu'elle répond à la question « Pourquoi j'écris ? », elle est amenée à préciser : « Tandis que nous attendions la mort, certains d'entre nous habitaient dans les mots des rêves – notre demeure traumatique dans l'apatridie. Écrire c'était vivre. Survivre » (Ausländer, in : Mathieu, 2008 : 63). Comme son ami Paul Celan, jusqu'à la fin de sa vie elle portera dans son âme la tragédie czernowitzienne. Les poèmes *Transnistrie 1941*, *Mère patrie*, *Sans vin ni pain*, *Sur l'autre rive du Boug*, pour ne citer que les plus connus, sont une sorte de lutte contre la douleur et l'oubli, car « les poèmes de R. Ausländer portent en eux les marques d'un profond mal-être, indissociable de la nécessité vitale de témoigner pour tous les survivants, coupables et victimes confondus » (Lajarrige, 2005 : 8). L'œuvre est tout entière placée sous le signe du souvenir, cependant elle ne s'enferme pas dans le monologue doloriste, mais cherche à établir un dialogue avec son lecteur grâce à la mise en forme même de son poème. Tâchant de reconstituer une

¹³ A. Margul-Sperber, *Ars Poetica*.

continuité temporelle, sa poésie est par là privée de la « violence de la mémoire involontaire [...], elle ne cherche pas à inscrire au cœur de la langue allemande, comme le fait Celan, le choc traumatique [...]. La violence est expulsée du souvenir réactualisé, [...] le souvenir n'est réactualisé que pour accomplir cette expulsion » (Cassagnau, 2005 : 115). Bref, comme survivante elle cherche « une voie qui lui permette de réconcilier les hommes » (Lajarrige, 2005 : 8).

Alfred Gong, comme Rose Ausländer, enfermé aussi dans le ghetto, raconte l'unicité de sa région natale ainsi que son histoire marquée au fer rouge par les événements tragiques qui s'y sont déroulés (voir les poèmes *Mon père, Topographie, Bucovine*). Ainsi, dans le poème *On vous oubliera*, développe-t-il les apories liées aux thèmes de la mémoire et de l'oubli : « Tu oublieras tes expériences. / [...] / Tu retomberas toujours dans les mêmes pièges. / Mais celui qui oublie, qui si fort oublie – / comment pouvoir, comment devoir, comment savoir / l'aider ? » (Gong, in : Mathieu, 2008 : 119). Il partage l'idée, exprimée également par Aharon Appelfeld, que le fait de ne pas transmettre le souvenir signifie le trahir: Après la réclusion subie dans le ghetto, Alfred Kittner a été déporté en Transnistrie. D'ailleurs, il en a été un des rares survivants. Alors qu'il était interné dans plusieurs camps de travail, il continuait à écrire des poèmes. Cette écriture « immédiate » dans ce lieu de souffrances est marquée par le thème de la mort inévitable et par celui du désespoir: Moses Rosenkranz, dans les poèmes *Le train de la mort, Chant matinal juif 1941, Scène de temple punique, Usine*, pour ne citer que les plus significatifs, se souvient aussi de l'enfermement dans le ghetto. Il y décrit les machines construites par les nazis pour donner la mort, pour exterminer jusqu'au dernier les Juifs de sa région. Il raconte aussi ses dix ans de goulag. Manfred Winkler, quant à lui, dans ses poèmes *L'exilé 1938, Poème du néant, ou Esquisse d'ambiance*, raconte le destin dramatique d'un Juif de Czernowitz.

Le poète Immanuel Weissglas, également victime de l'enfermement dans le ghetto et de la déportation en Transnistrie, « place la persécution des Juifs par les nazis dans un vaste contexte historique, accomplissant ainsi un geste personnel : le Juif assimilé qu'il est se rapproche de sa judéité au moment historique où les Juifs d'Europe ont été exterminés et/ou chassés » (Mathieu, 2008 : 205). Ce point de vue le sépare de Paul Celan qui d'ailleurs a repris, presque textuellement, les images et les motifs d'un poème de son compatriote, *Elle* (la mort), pour écrire un de ses textes les plus connus et les plus exemplaires de son engagement et de sa poésie : *Fugue de mort*¹⁴. Bien d'autres poèmes d'Immanuel Weissglas relatent les événements tragiques liés à la Shoah, citons pour mémoire et pour faire court : *La Fosse commune, Plainte babylonienne, L'Exode, La Tombe, Migration des peuples*, textes écrits dans le camp où il était détenu.

¹⁴ Ainsi peut-on citer des expressions du poème d'I. Weissglass, reprises par P. Celan, comme « nous creusons les tombes dans l'air », « les autres raclent du violon », « la mort, elle est un maître allemand », « ELLE joue à la maison avec les serpents », « les cheveux de Margot ». De même la métaphore de P. Celan « le lait noir », qui sonne si juste, provient directement d'un poème de R. Ausländer.

Image 6 : Quartier du ghetto juif
(« ville basse »).



Certains poètes de Czernowitz n'ont pas survécu au génocide : David Goldfeld, l'ami de Rose Ausländer, est mort dans le ghetto (son poème *Chant funèbre* a été écrit dans le même esprit que la *Fugue de mort* de Celan) ; Selma Meerbaum-Eisinger (parente de Paul Celan), appelée « Anne Franck de Bucovine », meurt lors de sa déportation en Transnistrie à l'âge de 18 ans. Elle a laissé un album de 52 poèmes dont le dernier porte le titre *Tragique* et qui est une sorte d'adieu au monde : « C'est le plus difficile : [...] penser que l'on se dissout comme la fumée dans le néant » (Meerbaum-Eisinger, in : Mathieu, 2008 : 174).

Le poète Alfred Margul-Sperber dénonce, quant à lui, l'antisémitisme allemand dans un poème daté de 1936, *Dialogue avec un enfant. Scène de l'Allemagne hitlérienne*. Il a été pratiquement le seul à partir de Bucovine avant l'installation du régime nazi. Après trois jours passés dans un wagon à bestiaux et en attente de déportation, Ilana Shmueli a été miraculeusement relâchée et a pu s'enfuir hors de la ville-prison. Entretien une relation épistolaire amoureuse avec Paul Celan, dans les dernières années de la vie de ce dernier, elle est l'auteur d'une œuvre poétique originale qui entretient toutefois des connivences esthétiques et stylistiques évidentes avec les écrits de son célèbre ami (par exemple, elle recourt à la technique du collage). Comme la plupart des poètes originaires de Bucovine, elle traite de thèmes qui sont liés au génocide juif (*Frontière du ghetto, Sans terre était ma terre, Plaie devient mot*, etc.). Il faut préciser que les survivants qui ont quitté la Bucovine ont toujours porté en eux une certaine culpabilité face à ceux des leurs qui n'avaient pu survivre. Dans certains cas, l'écriture devient donc une sorte de prière des vivants pour les morts.

Les intellectuels juifs qui se sont établis après la guerre – pour la plupart en Roumanie – ont transporté leur « extraterritorialité » dans la littérature roumaine germanophone (Margul-Sperber, Kittner, Weissglas). Rose Ausländer, qui a fait l'expérience d'une errance qui l'a amenée dans plusieurs pays, s'est décrite comme une « tsigane juive » de langue allemande. Aux États-Unis, elle s'est retrouvée de nouveau dans un ghetto – le ghetto américano-bucovinien (10 000 personnes). Dès lors on comprend que ce « déracinement culturel consécutif » (Lajarrige, 2005 : 6) constitue en grande partie le terreau dont se nourrit l'imaginaire de Rose Ausländer cherchant à dire ce qu'est le vécu d'une situation d'exil : « Je suis le roi Personne / porte mon pays de Personne / dans la

poche / Avec mon passeport d'étranger je voyage / d'une mer à une autre mer / [...] / Personne ne se doute / que je suis roi / et que j'ai dans la poche / mon pays où il n'y a plus de patrie » (Ausländer, *in* : Heymann, 2003 : 148). Chez les poètes originaires de Bucovine, la nostalgie pour une patrie perdue est en partie liée au désir et au besoin de transfigurer la réalité en mythe. Ainsi la Czernowitz effacée à jamais pour eux est-elle « déterritorialisée » dans Jérusalem (Rychlo, 2008), ville qui est devenue pour ces exilés une sorte de substitut spirituel de leur ville natale (voir les poèmes consacrés à Jérusalem écrits par Rose Ausländer; Manfred Winkler; Else Keren; Iliana Shmueli, etc.).

« La douce, l'allemande, la douloureuse rime »¹⁵

Rappelons que tous les auteurs cités ici étaient des poètes germanophones (à l'exception de Manfred Winkler qui écrit aussi en hébreu). La question cruciale qui s'est posée à eux, après la guerre, concernait la langue dans laquelle devaient se déployer leur imaginaire et leur mémoire. Après avoir tenté d'écrire en anglais, Rose Ausländer est revenue avec beaucoup de peine à sa langue maternelle. Paul Celan quant à lui était amené à constater qu'on « ne peut exprimer la vérité qui vous est propre que dans sa langue maternelle ; dans une langue étrangère le poète ment » (Rychlo, 2005 : 81). Tel est le dilemme que met en scène un poème comme *Près des tombes* où Paul Celan (*in* : Mathieu, 2008 : 101) interroge les apories qui naissent de l'usage par le poète de la langue allemande, langue à la fois des victimes juives et de leurs bourreaux : « Et toi, mère, tolères-tu, comme autrefois, à la maison, / la douce, l'allemande, la douloureuse rime ? ».

Dans son roman *Histoire d'une vie*, Aharon Appelfeld décrit ce passage de la langue-mère à la langue-mère adoptive comme une expérience douloureuse. En effet, le passage à l'hébreu l'ampute de sa langue maternelle, littéralement la langue de sa mère tuée au début de la guerre : « Avec l'extinction de la langue en moi, je sentais que ma mère mourrait une seconde fois » (Appelfeld, 1999 : 121). Selon l'écrivain, adopter une autre langue signifie rompre avec la mémoire, et en constitue même un « anéantissement » (*ibid.* : 128). L'oubli de la langue maternelle touchait les parents, les scènes de l'enfance, les lieux où sont nés les survivants exilés comme lui. L'absence de tels repères tendrait à rendre leur existence inutile et indéfinie. Aussi Aharon Appelfeld (1999 : 44) peut-il pointer la manifestation d'un « moi flottant à la surface de la conscience », et relever qu'en Israël l'oubli a trouvé « une terre fertile » (*ibid.* : 9). Force est de constater que la culture de l'oubli divise tragiquement l'existence des survivants en deux parties, tant ils sont ballotés entre la « vie à la surface » et les « caves de l'oubli ».

¹⁵ P. Celan, *Près des tombes*.

Cet abandon de la langue maternelle a des répercussions directes sur les souvenirs : « Si profond était l'oubli que lorsque vint le jour du réveil, nous fûmes abasourdis et choqués : nous étions si loin de nous-mêmes [...]. Les choses ne nous étaient pas arrivées » (1994 : 44). En effet, le narrateur du roman d'Aharon Appelfeld (1999 : 114) a rapporté du ghetto et des camps une « méfiance à l'égard des mots » telle qu'il peut écrire : « Une suite fluide de mots éveille ma suspicion. Je préfère le bégaiement dans lequel j'entends [...] le désir de vous tendre quelque chose qui vient de l'intérieur ». Car, pendant la guerre, « les mots n'aidaient en rien à la compréhension. Les sens apportaient la bonne information. La faim [...] ramène à l'instinct, à la parole d'avant la parole » (*ibid.* : 115). Et d'ajouter : « Plus la souffrance est grande et le désespoir profond, plus les mots deviennent superflus » (*ibid.*).

« Si nous ne sommes témoins, qui témoignera ? – De toute façon, on ne nous croira pas »¹⁶

Après la Shoah, l'écriture semble aux survivants czernowitziens « répugnante, écœurante » (Appelfeld, 1994 : 66), et ce d'autant plus qu'elle était liée à un milieu culturel européen dont ils ont été les victimes. Leur expression artistique tente de réunir deux désirs contradictoires : garder le silence et parler. Après la guerre, sont apparus divers textes faisant œuvre de témoignage : carnets, récits et volumes de mémoire. Il est incontestable que ces écrits sont imprégnés d'une douleur immense et incompressible, mais, néanmoins, force est d'admettre qu'ils sont traversés par de nombreux motifs relativement stéréotypés et motivés par des considérations extérieures. « Le silence qui avait régné pendant la guerre et peu après était comme englouti par un océan de mots » (Appelfeld, 1994 : 116). Aussi Aharon Appelfeld insiste-t-il, avec constance, sur les problèmes liés au souvenir et à la méfiance qui l'accompagne dans la génération qui a été prise dans la tourmente de la Shoah : besoin vital de la dissimulation, honte de « sortir [les] vies torturées ». Dans les premiers textes qui relatent cette tragédie prédominent un « style collectif au pluriel » et un impératif catégorique : être fidèle aux souvenirs. Pourtant, cette fidélité à la vérité risquait de rendre ces écrits peu vraisemblables, tant l'atrocité de la chose racontée pouvait provoquer l'incrédulité des lecteurs. Cette production littéraire était née d'une mémoire « compulsive », ce qui interdisait « l'accès à tout autre élément créatif ». Dans la préface de son roman autobiographique *Histoire d'une vie* (et pas de *ma vie*), Aharon Appelfeld (1999 : 7) précise que « la mémoire est fuyante et sélective, [qu'elle] produit ce qu'elle choisit. [...] La mémoire, tout comme le rêve, saisit dans le flux épais des événements certains détails, parfois insignifiants, les emmagasine et les fait remonter à la surface à un moment précis. Tout comme le rêve, la mémoire tente de donner aux événements une signification ».

¹⁶ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*.

Il s'ensuit qu'Aharon Appelfeld (1999 : 100) attache une attention particulière à la mémoire du corps et à la mémoire des mots : « Je dis : "je ne me souviens pas" ; et c'est la stricte vérité. Ce qui s'est gravé en moi de ces années-là, ce sont principalement des sensations physiques très fortes. Le besoin de manger de pain ». Il était un enfant lorsqu'il a connu la tragédie du génocide, et n'a donc pas de souvenirs précis des noms, mais il se rappelle parfaitement les lieux où il a vécu : « Chez les enfants ce n'étaient pas les noms qui étaient gravés dans la mémoire mais quelque chose de radicalement différent. Chez eux la mémoire est un réservoir qui ne se vide jamais. Il se renouvelle avec les années et s'éclaircit. Ce n'est pas une mémoire chronologique mais une mémoire abondante et changeante » (*ibid.* : 102). Une nouvelle forme d'expression est donc inventée par les enfants du génocide qui « n'ont pas le sens de la chronologie, de la comparaison avec le passé » (Appelfeld, 1994 : 69). En effet, pendant la guerre la vie continuait, car la vie même la plus atroce était toujours la vie : « De nombreux livres de témoignages sur la Shoah sont pour ainsi dire un effort désespéré de faire entrer la Shoah dans un lointain repli de la folie, de la couper de la vie, et [...] de l'entourer d'une sorte d'aura mystique, intouchable », note avec justesse Aharon Appelfeld (1994 : 70). Pour les enfants, la vie dans l'horreur était commune, ils pouvaient la comprendre, ils l'observaient. Les images « sont gravées en [eux] comme l'enfance est gravée dans la matrice de [leur] chair » (*ibid.*). En plus « la langue des enfants était une nouvelle langue » qui possédait la fraîcheur de la parole, c'était la langue « directe, sans aucune feinte » (Appelfeld, 1999 : 96).

Le narrateur d'*Histoire d'une vie* ne parle pas de sa vie dans le camp où il était interné, mais plutôt de sa fuite et de ses errances dans la forêt ; ses souvenirs sont du domaine des « taches de mémoire » (par exemple, un souvenir d'un arbre couvert de pommes rouges qui lui évite de mourir de faim). À ce propos, l'auteur écrit : « La mémoire a des racines profondément ancrées dans le corps. Il suffit parfois de l'odeur de la paille pourrie ou du cri d'un oiseau pour me transporter loin et à l'intérieur » (Appelfeld, 1999 : 60). À l'arrivée en Palestine, il se heurte à l'interdiction tacite qui régnait alors : ne pas parler des horreurs. À l'époque, les vraies œuvres littéraires sur la Shoah sont rares, la plupart des écrits prennent la forme de mémoires qui offrent un corpus assez important de témoignages. Le témoignage, c'est « une extension de la mémoire prise en sa phase narrative » (Ricœur, 2006 : 23) qui recherche le soulagement, puisque le couple dissimulation/révélation est un des traits principaux du fonctionnement de la littérature de témoignage. Certes, elle tend à être authentique, mais, régie par trop de contraintes et de conventions internes, elle manque le plus souvent d'introspection. Aharon Appelfeld trouve sa propre voie (voix), en n'écrivant pas directement sur lui-même, mais en faisant le détour par un autre, fruit de son imaginaire. Ce passage du genre autobiographique à la fiction lui permet de s'éloigner d'une parole contrôlée par la « mémoire convulsive », pour cultiver « le sens de l'alternative, de la proportion, du choix des mots » (Appelfeld, 1994 : 13). Tous ces procédés littéraires lui ont permis de déplacer le questionnement.



Image 7 : Cimetière hassid à Sadagora (photo prise par l'auteure).



Image 8 : Cimetière juif à Tchernivtsi (photo prise par l'auteure).

Il n'est plus « Qu'est-il arrivé ? », mais « Que faut-il qu'il arrive ? ». Selon Aharon Appelfeld, le choix d'une telle méthode a pour effet d'éviter de courir après une transcription « fidèle » du souvenir, mission par définition impossible, mais de l'inventer. Car la mémoire ne permet pas de distinguer entre ce qui est premier et ce qui est accessoire, ce qui est privé et ce qui est commun, etc. Cependant, l'imagination ne sert pas à inventer des faits nouveaux, elle permet leur nouvel agencement. La mémoire n'est que l'essence de la création, une masse des souvenirs qu'il faut « distribuer correctement » pour rendre « visible l'“idée” de l'auteur » (*ibid.* : 14).

Pourtant, cette redistribution des souvenirs peut également produire une fausse image de l'événement décrit, dans la mesure où la fiction s'empare le plus souvent de l'exceptionnel (dans le cas de la Shoah ce sont les exploits, la grandeur des cœurs de ceux qui sauvaient les Juifs) ; et on sait que l'apologie et la glorification déforment la réalité. Un autre problème relatif à la fiction concerne la place de l'individu comme sujet principal, car l'horreur de l'extermination a été précisément d'annuler et de rendre caduque la notion même d'individu. Et si l'individu est annulé, l'humanité, les sentiments s'évanouissent aussi. Selon Aharon Appelfeld (1994 : 49), le devoir de la littérature est de trouver les détails et à partir d'eux offrir « un peu de vérité ». Elle « doit traiter de l'individu » (*ibid.* : 49), même si la Shoah a détruit toute personnalité, l'a mise en morceaux (« l'une des formes les plus profondes du dommage » (*ibid.* : 50)). Mais « l'art défie sans cesse le processus qui réduit l'individu à l'anonymat. Une personne n'est pas un simple corpuscule en mouvement pris dans les processus historiques violents » (*ibid.* : 51). La Shoah a été prise en charge par un corpus impressionnant de récits, qui mettent en ordre les souvenirs des témoins et des rescapés, lesquels sont doublés, en outre, par un discours historiographique, revendiquant l'objectivité de la factualité. Aharon Appelfeld (*ibid.* : 16) voit le devoir de l'écrivain comme une nécessité de « faire passer l'expérience atroce de la catégorie de l'histoire à celle de l'art » parce que « seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme » (*ibid.* : 18). La littérature est ainsi « occupée par la tâche impossible d'unir le particulier au général » (*ibid.* : 21).

Enfin, le but de la littérature ne consiste pas seulement à transmettre l'événement, mais à lui donner son sens. Aharon Appelfeld émet l'hypothèse que l'expérience de la Shoah n'a pas été transformée en un élément spirituel de la vie des Juifs, elle est partie vers l'extérieur, sans qu'on en donne une signification métaphysique. Il s'ensuit que les enfants des survivants n'ont pas reçu cette expérience de leurs parents, mais « se sont imprégnés de rumeurs, d'informations extérieures, de messages codés et pâlis » (*ibid.* : 73). Son constat est amer : la grande expérience n'a jamais été assimilée, transformée en vision spirituelle.

« Le marteau brise en deux la fuite / La faucille fauche le temps en foin »¹⁷



Image 9 : Premières années du pouvoir soviétique.

En France, « les années 90 [...] avaient vu se développer deux débats sur la comparabilité : celle des systèmes concentrationnaires nazis et soviétiques, celle des "génocides", concept juridique dont la mise au pluriel n'allait pas de soi il y a dix ans. Après la tardive prise de conscience collective de la spécificité juive du génocide nazi, au cours des années 70-80, la lente (et inégale) reconnaissance des génocides arménien, ukrainien, cambodgien, [...] rwandais et bosniaque [...], ont modifié les représentations historiques à ce sujet » (Coquio, 2007 : 176). Ainsi, si de nombreux ouvrages traitent le problème du génocide juif sur le territoire de la Bucovine du Nord, « oublient »-ils généralement qu'il ne s'agit pas d'un mais de plusieurs génocides. En effet, la Bucovine était un pays où vivaient de nombreuses communautés nationales et la machine infernale de l'Histoire n'en a épargné aucune. La littérature bucovinienne d'auteurs d'origine juive a insisté – et on le comprend – sur le fait que le génocide roumain nazi a touché en particulier les Juifs. Mais les travaux des historiens, fondés sur l'exploitation de documents nombreux et difficilement contestables, montrent que la population

¹⁷ R. Ausländer, « Une histoire dans une coque de noix », *Czernovitz I.*

ukrainienne a elle aussi souffert et a également été prise dans la tourmente du génocide. Le tyran roumain Ion Antonescu n'a-t-il pas déclaré : « Je favorise aussi la migration forcée de l'élément ukrainien qui n'a rien à chercher ici en ce moment [...]. Il m'est égal que l'Histoire nous juge comme des barbares » (Heymann, 2003 : 302) ?

L'armée soviétique est entrée pour la deuxième fois en Bucovine en 1944. L'occupation du pays a été brutale et accompagnée de répressions violentes. Dès lors, un grand nombre de survivants juifs du ghetto et des camps nazis, alertés par les rumeurs qui se répandaient sur les « méthodes » expéditives de l'appareil répressif soviétique, se sont expatriés sans attendre le pire, et ce majoritairement à Bucarest. Ainsi peut-on expliquer pourquoi Paul Celan et Rose Ausländer ont quitté leur « patrie » après la guerre : « C'était la fin inéluctable de la civilisation de Czernowitz. Le fil coupé ne serait plus jamais renoué », – note avec amertume Florence Heymann (2003 : 167). Pendant plusieurs mois, *Cernăuți* – devenue *Tchernovitsy* – s'est transformée en une « ville fantôme aux maisons vides » (Mathieu, 2008 : 54). Aussi, à partir de 1947, les autorités soviétiques ont-elles fait venir des familles russes qui ont occupé les logements des Czernowitziens exilés, déportés, tués soit par les nazis soit par les communistes. Le mythe de Czernowitz prend alors la forme d'un récit clos sur lui-même : « La mémoire reçoit à la fois l'empreinte d'un "mythe d'origine" et celle de son achèvement, de sa fin tragique » (Heymann, 2003 : 19).

« Contrée torturée, couverte de cicatrices, crucifiée... déchirée... damnée... »¹⁸

Dans son ouvrage *Le Malheur du siècle. Communisme. Nazisme. Shoah*, Alain Besançon compare le communisme et le nazisme sous l'angle des destructions opérées dans l'ordre physique, moral et politique, et tâche de déterminer où se situe l'unicité de la Shoah. Développant l'idée que l'affirmation de l'unicité de la Shoah n'est pas sans rapport avec le traitement qui a été réservé au communisme, il fonde son analyse sur l'argument que communisme et nazisme sont deux espèces d'un même genre, des « jumeaux hétérozygotes » selon Pierre Chaunu. Bien qu'ennemis et issus d'une histoire dissemblable, ils ont plusieurs traits communs. Leur but est de parvenir à une société parfaite ; leurs méthodes se ressemblent ; ils ont la même nature et le même mode du pouvoir. En partant de l'idée que la mémoire historique ne les aborde pas pareillement, Alain Besançon (1998 : 10) avance la thèse que le nazisme est « l'objet d'une exécution » tandis que le communisme « bénéficie d'une amnésie et d'une amnistie ». Lorsqu'il examine le problème des génocides, l'auteur de l'ouvrage *Le Malheur du siècle* insiste particulièrement sur les phénomènes d'« amnésie du

18 M. Matios, *Les Tombes des géants sylvestres*.

communisme » et d'« hypermnésie du nazisme », propres à un certain discours historiographique.

Alain Besançon rapproche le génocide des Juifs du génocide ukrainien de 1932-1933, étant donné que les deux « ont fait l'objet d'une planification préalable et ont été couverts par les secrets. Ceux-ci n'ont pas résisté à la défaite militaire ou à la chute des régimes responsables. Cependant, le secret sur le génocide ukrainien n'a été percé que de façon confidentielle et il est encore aujourd'hui fort loin d'être documenté avec précision » (*ibid.* : 126-127). Il est vrai que la famine artificielle, les répressions et les déportations de la population ukrainienne en Sibérie par le pouvoir soviétique ont été en Ukraine très longtemps forclos dans les mémoires et les discours privés et officiels. Ce n'est que récemment que les médias de ce pays ont levé le voile sur ce sujet, tant il était mal accueilli dans l'opinion qu'elle soit russe ou occidentale. Dès lors, il n'est pas étonnant que la question du génocide ukrainien, soulevée par le président ukrainien actuel, accentue les tensions entre ce pays et la Russie. Il faut dire que les divergences de perception de leur histoire commune (du côté russe, la banalisation de la tragédie vécue par les peuples sous le joug du pouvoir soviétique et l'évocation de la nécessité politique des tragédies pour le progrès économique du pays ; du côté ukrainien, la revendication d'un discours historiographique véridique et juste, reconnaissant les crimes commis au nom du communisme) est une des causes principales qui séparent aujourd'hui l'Ukraine et la Russie. En consacrant une page aux tensions entre ces deux pays « frères », le quotidien *Le Monde*¹⁹ attire l'attention sur la commémoration en Ukraine, en 2008, de la famine orchestrée en 1932-1933 par le pouvoir soviétique, conduisant à un véritable génocide où le quart de la population ukrainienne a péri : « À Kiev, la période stalinienne est scrutée ; à Moscou, elle est banalisée. Dans le nouveau manuel d'histoire à usage des professeurs et des élèves des lycées, qui a reçu l'aval du Kremlin, les purges de 1937, les déportations et le goulag sont décrits comme une étape douloureuse mais nécessaire sur la voie du progrès ».

Alain Besançon (1998 : 20) rappelle opportunément ce fait historique : « Le rapport de Khrouchtchev n'exprime pas le moindre repentir pour les victimes non communistes du communisme. Le seul vrai crime du système stalinien [...] est d'avoir mis à mort à grande échelle des communistes fidèles à la cause. [...] Les crimes contre les non communistes n'étaient vraiment blâmables [...] que dans la mesure où ils handicapaient le projet et affaiblissaient le pouvoir communiste ». En poursuivant la comparaison entre les génocides nazi et communiste, il remarque que le « secret bolchevik est plus complexe » que le secret nazi, puisque son « noyau était protégé par un brouillard idéologique extrêmement épais qui faisait que, même si le secret couvrant les opérations

¹⁹ *Le Monde* du 10 septembre 2008. Les articles sont signés par M. Jégo, la correspondante française du journal à Moscou. À ce propos, on notera une « particularité » propre à la majorité des articles écrits sur l'Ukraine, dans la presse française : ils sont rédigés « depuis » Moscou.

de destruction était percé, la fuite était colmatée par une volonté d'incrédulité générale » (*ibid.* : 18).

L'historien français analyse les conséquences des destructions opérées par le communisme et le nazisme sur trois plans : « La destruction est matérielle : des hommes vivants ont été transformés en cadavres. Morale : des âmes honnêtes et raisonnables sont devenues criminelles, folles, stupides. Politique : la société a été arrachée de sa forme, remoulée conformément au projet idéologique » (*ibid.* : 21). Ayant cité les cinq étapes de la destruction des Juifs en Europe selon Raoul Hilberg – 1) l'expropriation, 2) la concentration, 3) les « opérations mobiles de tuerie », 4) la déportation, 5) les centres de mise à mort –, il constate que « la destruction communiste connaît les quatre premiers moyens, quoique avec des variantes qui tiennent à sa nature et à son projet. Elle a omis le cinquième. Elle en a ajouté deux autres dont le nazisme n'a pas eu besoin : l'exécution judiciaire et la famine » (Besançon, 1998 : 24). Les phases de la destruction des peuples par le communisme sont exemplifiées et illustrées dans le recueil de nouvelles de Marie Matios *Apocalypse* (première partie de son ouvrage *La Nation*). Toutefois, précisons que la Bucovine n'a pas connu une famine semblable à celle qui a été organisée en Ukraine centrale et orientale en 1932-1933 et dont le but explicite était d'en « finir avec l'existence nationale du peuple ukrainien » (Besançon, 1998 : 35). En effet, une telle entreprise aurait été « inefficace » en Bucovine, eu égard à la grande diversité des origines nationales de sa population ; de ce fait, rares étaient les lieux de concentration dense d'une seule minorité, ce qui interdisait une sélection génocidaire ciblée, en particulier sur les Ukrainiens.

Six nouvelles racontent les destins tragiques des habitants de villages bucoviens dans les années 1940-50 : *Jurianna et Dovhopol* ; *Apocalypse* ; *Levez-vous, maman* ; *Adieux* ; *Douze messes* ; *Invitation à la noce*. Marie Matios décrit précisément l'époque où les derniers combattants de l'UPA²⁰, cachés dans les bois des Carpates,

²⁰ *Ukrains'ka Povstans'ka Armiya* (l'Armée insurrectionnelle ukrainienne) était une armée de guérilla de l'Ukraine de l'Ouest, qui, après la guerre, a concentré ses attaques contre les unités du NKVD (ou MGB) et contre les fonctionnaires soviétiques de tous niveaux, surtout dans les Carpates. Ses actions pouvaient toucher tous ceux qui participaient à l'établissement du pouvoir soviétique : officiers de haut rang du NKVD ou de l'Armée rouge, enseignant ou travailleur de la poste envoyés de la Russie ou de l'Ukraine de l'Est. L'UPA a également perturbé les efforts du pouvoir pour collectiviser les terres agricoles. Parfois des unités du NKVD, déguisées en soldats de l'UPA, commettaient des atrocités dans le but de démoraliser la population civile. Les régions contrôlées par l'UPA ont été, ensuite, systématiquement dépeuplées. D'après des données officielles, on estime qu'environ 500 000 Ukrainiens de l'Ouest ont été les victimes des différentes répressions, entre 1944 et 1952 (plus de 134 000 ont été arrêtés, plus de 153 000 tués, plus de 203 000 déportés avec interdiction de revenir en Ukraine). Il faut ajouter que, entre 1940-1950, les Ukrainiens représentaient un cinquième des prisonniers du goulag (Grynevych, 2004 : 433). Bien que les Soviétiques aient échoué à détruire l'UPA, celle-ci a subi de lourdes pertes et a été forcée de se scinder en petites unités composées de 100 soldats. C'est seulement en 1947-1948 que la résistance de l'UPA a été suffisamment brisée pour permettre la mise en œuvre, par les Soviétiques, de la collectivisation à grande échelle de l'Ouest de l'Ukraine. Eu égard à la censure soviétique, les combattants de l'UPA ne sont devenus que récemment des personnages à part entière de la littérature ukrainienne.

résistaient encore au pouvoir soviétique, en pratiquant des raids sporadiques dans les villages. L'existence d'une telle résistance, soutenue par toute une population, redoublait l'ambition soviétique et exacerbait son désir d'en finir avec le peuple ukrainien de cette contrée. Mais revenons aux cinq étapes de la destruction, citées plus haut, mises en récit par Marie Matios.

1) L'expropriation des biens se déploie largement dans les villages bucoviniens. Le nouveau pouvoir saisit les terres et le bétail, et, après la déportation de familles entières, les Soviets s'emparent de leurs maisons et de leurs jardins. Arracher au peuple l'idée de propriété et le soumettre complètement au nouveau pouvoir; telles sont les motivations de l'expropriation communiste. Dans chacune des nouvelles du recueil, Marie Matios montre les conditions dans lesquelles se déroulaient l'expropriation et aussi les drames humains qui l'accompagnaient.

2) L'exécution judiciaire est un procédé de mise à mort très répandu dans les premières années de mise en place du pouvoir soviétique en Bucovine. Les arrestations, les tortures pour obtenir des aveux, l'inculpation des innocents et ensuite l'extermination sont largement présentes dans l'œuvre de l'auteure ukrainienne. La nouvelle *Jurianna et Dovhopol* (1992) montre la peur, lourde et terrifiante, qui saisit la population devant les arrestations et les séquestrations. Ainsi, suite à l'arrestation de son mari, Oulassiy, sa femme, Jurianna, va-t-elle demander au MGBiste Dovhopol la grâce de son mari. Si, au début de l'histoire, ces deux personnages appartiennent à deux camps antagonistes, dans la deuxième partie ils se retrouvent, néanmoins, d'une certaine façon, tous les deux réunis – au seuil de la mort – dans la même voiture qui les conduit à l'hôpital de la ville : Jurianna perd son sang après une fausse couche, survenue à la suite d'un accident dans la ferme du kolkhoze ; Dovhopol est gravement blessé après un attentat commis par les « gens sylvestres²¹ ». Redouté par tout le village, qui est visiblement hostile au nouveau pouvoir et soutient les « siens », ce dernier a pour mission de sélectionner les suspects, et tout le monde craint son œil perçant. En effet, si son regard s'arrête sur quelqu'un, son sort est fixé – arrestation, torture (« les doigts coincés dans la porte ») et disparition... En voyant les disparitions successives de leurs voisins, les villageois sombrent dans la folie et dans l'horreur. Il est à noter que l'auteure ne porte aucun jugement sur les camps opposés, seul le changement des perspectives narratives, permet de lire l'histoire selon les points de vue des différents personnages. D'abord, Jurianna raconte sa vie pleine de souffrances (mort de douze enfants, travail dur, mari infirme...) ; ensuite, l'infirmière russe Doussia raconte la sienne (survie au blocus de Leningrad, guerre, assassinat d'un homme aimé) et s'indigne de la haine entretenue entre les ethnies ukrainienne et russe qui règne dans le village (« Le sang n'a pas de

²¹ Dans son texte, l'écrivaine ne nomme jamais directement les deux camps opposés, n'emploie pas les mots « ukrainien »/ « soviétique, communiste » : soit elle met en italique les pronoms et les adjectifs pronominaux (*nous, notre / eux, ceux-là, leur*), soit elle emploie des métaphores « gens sylvestres » / « les approvisionneurs des âmes humaines » pour parler des combattants de l'UPA et des MGBistes.

nation. Mais c'est si difficile d'expliquer à ceux qui brûlent de haine contre toi »²² (Matios, 2007 : 32) ; et, enfin, le récit se termine par le monologue du chef MGBiste, Didouchenko, qui met en exergue la complexité existentielle et axiologique des histoires vécues par chacun :

« Tout est si confondu [...] Pourquoi nous tuons-nous sans pitié... [...] J'aurais peut-être aimé cette femme... Mais peut-être demain je serai obligé de la tuer... Je les hais tous... Ils ne nous aimeront jamais... [...] utant de sang... Sur nous, Dovhopol... Sur elle, la femme d'Oulassiy... Mais elle a mis au monde tant d'enfants... ce sont des fleuves de sang de vous deux... C'est le même sang... Moi aussi, j'y suis noyé... et qui saura lequel de ces sangs est innocent... le sang... Frère !!! Ne meurs pas ! Je les tuera tous !!! » (*ibid.* : 34-35).

Les personnages ne sont pas peints en noir et blanc, chacun d'eux est pris dans des contraintes et des non-dits qui le dépassent. Tout le monde, comme le dirait Sartre, a « les mains sales ». Tous coupables, tous innocents...

3) La déportation en Sibérie de familles entières était une pratique courante du régime soviétique, après la guerre, dans l'ouest de l'Ukraine. Comme pour les arrestations il existait des quotas qui fixaient, par avance, le nombre des déportations à effectuer. La nouvelle *Levez-vous, maman...* (1996) décrit une tragédie individuelle dans ce contexte des déportations massives des villageois bucoviniens. L'histoire commence quand le maire d'un village bucovinien reçoit de la préfecture le document officiel – la « commande » – qui fixe arbitrairement le nombre – en l'occurrence dix – de familles du village à déporter, laissant à ce dernier la mission de choisir parmi ses administrés les futurs exilés. Ayant appris que leur nom figurait sur cette liste, les Chandro décident de mettre en scène la mort de leur mère pour échapper à la déportation. Au départ des MGBistes, les membres de la famille, comme par une cruelle coïncidence, trouvent leur mère réellement morte. En effet, cette femme n'a pu supporter les pleurs de ses enfants, et en particulier de ceux qui n'étaient pas dans le secret de cette macabre mise en scène. De plus, elle a été choquée, au sens propre du terme, par l'arrogance des policiers (« La mort vous porte de la chance » – dit l'un d'eux (Matios, 2007 : 79), à un tel point que son cœur s'est réellement arrêté de battre. Le récit est une longue variation sur deux sentiments douloureux, l'impuissance et le désespoir devant l'inévitable. Cette coloration dysphorique de la prose de l'auteure ukrainienne n'est pas sans rappeler le registre propre à la tragédie grecque. Frosyna, le personnage central de la nouvelle *Douze messes* (1996), quant à elle, souffre devant son impuissance à « arrêter le Mal », la déportation progressive des villageois. Cette vieille femme se rappelle, alors, que lors d'une sécheresse les femmes du village s'étaient rassemblées, pendant la messe, pour prier le dieu de la pluie : la sécheresse avait cessé. Mais pour combattre l'horreur actuelle une messe ne suffira pas – il y en aura douze, matin et soir, six jours de suite. Le MGBiste, dont on ne voit que les bottes au seuil de l'entrée de l'église, ne pourra pas empêcher les douze veuves de demander, désespérément, dans leurs prières, la grâce des habitants du village.

²² Toutes les traductions, sauf mention contraire, sont faites par nous.

4) Avant le rassemblement, la concentration, des déportés, il était nécessaire de procéder au repérage et à la neutralisation des « ennemis cachés ». Cette tâche a été confiée aux organes de MGB : il leur fallait concentrer, rassembler, « mettre hors d'état de nuire » non pas seulement les paysans aisés ou les résistants, mais aussi ceux qui « pouvaient abriter des sentiments hostiles » ou tout simplement les indifférents (Besançon, 1998 : 26). L'*incipit* de la nouvelle *Douze messes* donne au lecteur une idée précise de cette étape : « Le TAMIS INTRUS, invisible et sans pitié, privé de cœur dans la poitrine et de dieu dans l'âme, passait au crible le village de Tchèrèmochnè pour le séparer des familles travailleuses et honnêtes, comme si l'on tamisait la farine amère pour la séparer des vers. On tamisait la population, on la déportait dans les mondes lointains et froids, on les emmenait tous sans merci : les infirmes et les bien-portants, les vieux et les jeunes, les veuves et les filles à marier, les instruits et les illettrés. Il était difficile de concevoir une *force* qui aurait pu arrêter cette insolence et cette violence [...]. Ce n'était même plus le tamis, mais une faux mortelle qui coupait à la racine la fleur du village et faisait tomber les plantes coupées dans le tourbillon de l'inconnu, d'où elles ne renvoyèrent jamais de message rassurant, ni même jamais de message tout court » (Matios, 2007 : 88). Ce filtrage et refiltrage de la population se faisait d'après des indices souvent absurdes : une femme a été arrêtée pour collaboration, car les MGBistes, déguisés en résistants, lui avaient confisqué les chaussettes de laine qu'elle avait tricotées pour ses enfants ; un paysan a été puni pour sabotage, car sa vache, destinée à l'expropriation, avait mangé trop d'herbe et était morte.

5) Les « opérations mobiles de tuerie » ont accompagné, d'une façon indissociable, les purges et les exécutions à ciel ouvert qui se pratiquaient dans les villages bucoviniens. Elles avaient pour fonction de « dissuader » ceux qui soutenaient secrètement les « gens sylvestres » et, surtout, de repérer les futures victimes des purges. Ainsi, comme le raconte la nouvelle *Douze messe*, on exposait, près de l'église du village, les corps des Ukrainiens tués, dans le but de repérer ceux qui exprimeraient la moindre compassion. Une autre nouvelle, *Invitation à la noce* (2001), narre la fuite qu'entreprend une jeune fille pour éviter sa mise à mort ainsi que son salut inattendu. Horrifiée par la découverte, dans la forêt, de ses camarades fusillés, Cornélia, craignant de subir le même sort, est contrainte d'errer de village en village. Sa situation est aggravée par le fait qu'elle ne peut pas compter sur l'aide des villageois, car chacun avait peur pour sa propre vie et pour sa famille. En effet, les officiers du MGB ne cessaient de sillonner les villages, pour traquer les futures victimes de leurs tueries. Quarante ans après ces faits, Cornélia n'ose toujours pas parler de son histoire, même à son fils. La peur est toujours omniprésente en elle. La mémoire blessée ne peut, donc, être transformée en héritage ; aussi, toute sa vie, Cornélia, comme une criminelle, sera-t-elle confrontée non seulement à l'indicible mais aussi à l'absence de quelqu'un qui pourrait l'écouter. La nouvelle, *Adieux* (1996), est composée uniquement des dialogues qu'échangent deux amoureux, la nuit précédant leur exécution. La réflexion de l'auteure se porte, ici, sur l'utilité ou l'inanité de la résistance et la responsabilité des combattants de l'ombre devant les générations futures. Le

sort de l'enfant qu'attend le couple, qui ne naîtra jamais, n'est-il pas la réponse à la question obsédante qu'ils se posent : « Peut-être ne fallait-il pas commencer tout cela ? ». À ce sujet, Paul Ricœur (*in* : Ewald, 2000 : 24) remarque : « On ne peut pas séparer la mémoire du projet et donc du futur. Nous sommes toujours entre la récapitulation de nous-mêmes, la volonté de faire sens avec tout ce qui nous est arrivé, et la projection dans des intentions, des attentes, des anticipations, mais aussi des actes de volonté qui sont toujours des projets, des choses à faire ».

À la différence des autres, d'après Alain Besançon (1998 : 127-128), « les génocides ukrainien et juif reposent uniquement sur [un] projet idéologique, ce qui les réunit dans un même genre. Dans le premier, il s'agissait d'étendre et de parfaire le contrôle communiste en anéantissant la force de résistance qu'était le sentiment national, ou simplement l'existence de la nation ukrainienne. Une fois le but atteint, il n'était pas nécessaire au projet d'ensemble, ni même souhaitable, de "liquider" le reste de la population. Dans le second, le projet de la pureté raciale supposait la mise à mort de tous les Juifs, sans exception ». La nouvelle *Apocalypse* (2006) situe son histoire dans le contexte des deux génocides, en décrivant la vie de deux familles voisines, l'une ukrainienne et l'autre juive, prises dans la tourmente de l'histoire, qui détruit leur vie paisible fondée sur l'amitié et l'entraide mutuelles. Chacune d'elles connaît un grand nombre de drames spécifiques à leur ethnie, mais la cause profonde de la tragédie qu'ils vivent leur est commune. Toutes les périodes sombres de l'histoire de la Bucovine défilent dans ce récit de Marie Matios : la Première Guerre mondiale, l'occupation roumaine, nazie et enfin communiste. En effet, alors, un « char parcourait le monde entier sans faire attention à ceux qu'il broyait avec ses roues – les coupables et les innocents [...]. Comme si ces roues ne pouvaient pas faire la différence entre les humains et le poisson, qui était écrasé tous les jours par les charrois de chevaux qui traversaient à gué Tchèremoch où il y avait tant de truites. Le poisson dans les rivières affluait et les gens disparaissaient. Il n'y avait pas de sens contraire » (Matios, 2007 : 58). Ainsi Esther Manschtelei, qui a perdu son mari dans les pogroms, est-elle obligée de s'exiler à l'arrivée de l'armée soviétique, en laissant sa fille Hanna à la famille ukrainienne des Sandouliak. Devenue Anna, la jeune fille se suicide dans la prison où elle est enfermée à la suite de son arrestation par le MGB, qui avait tendu un piège aux « gens sylvestres » dans les rangs desquels elle combattait.

Paul Ricœur (2006 : 19) note que « chacun de nous a le devoir de ne pas oublier, mais de dire le passé, si douloureux soit-il, sur un mode apaisé, sans colère ». Dans le même esprit, l'écrivaine bucovinienne dit le passé de son peuple sans colère. Dans ses entretiens elle souligne souvent que le thème principal de son œuvre est « l'homme et sa résistance au temps ». Ses parents, sa famille, ses voisins ont été des acteurs des temps tragiques dans ce « lieu de mémoire » qui a été façonné par l'histoire bucovinienne. Mais Marie Matios, le témoin des témoins, n'a pas de comptes à régler avec cette époque, elle préfère la réflexion

adaptée à l'échelle des valeurs universelles. Les tragédies qu'elle évoque doivent, selon elle, servir d'électrochoc, alimenté par le courant de la douleur, qui permet de se libérer du fardeau du passé, des blessures morales et de l'exigence de la vengeance. En effet, comment ne pas souscrire aux propos de Paul Ricœur (2000 : 107) : « Il est exact que dans le cadre précis de la cure thérapeutique le devoir de mémoire se formule comme une tâche : il marque la volonté de l'analysant de contribuer désormais à l'entreprise conjointe de l'analyse à travers les chaussetrapes du transfert. Cette volonté adopte même la forme de l'impératif [...] de "tout dire" [...]. De son côté, le travail de deuil [...] continuera à trancher un à un les liens qui le soumettent à l'emprise des objets perdus de son amour ou de sa haine ; quand à la réconciliation avec la perte elle-même, elle reste à jamais une tâche inachevée » ?

Conclusion

Si, au premier abord, la littérature de Bucovine est diverse et multiple, il n'en reste pas moins qu'à l'unicité du lieu répond l'unicité de cette littérature. Elle est particulièrement remarquable par des effets de « déterritorialisation » majeurs : dans la plupart des cas, ses auteurs n'y résident plus, ils écrivent dans les langues de « l'autre », mais la Bucovine reste le sujet central de leur œuvre. Au XIX^e siècle, la littérature bucovinienne germanophone se divisait en deux courants : la littérature régionaliste et la littérature régionale²³. Par son caractère particulier, la littérature du XX^e siècle, qui a pour thème l'histoire de la Bucovine, ne peut être qualifiée par ces dénominations (« régionaliste », ou « régionale »). Il serait tout aussi approximatif de l'appeler, au sens strict du terme, « littérature bucovinienne » ; c'est pourquoi nous avons préféré parler de littérature dont les auteurs sont originaires de Bucovine. Il s'agissait pour nous d'attirer l'attention sur un lieu caractérisé par ses forces centrifuges.

Dans le contexte actuel, cette littérature, a pour mission de lutter contre l'oubli, en constituant de véritables « lieux de mémoire », tels que peuvent être le mythe habsbourgeois et, surtout, les génocides juif et ukrainien. Aussi la littérature de Bucovine permet-elle d'éviter les trois dérives de la mémoire que recense Paul Ricœur : la mémoire manipulée par les idéologies, par les commémorations, ou les remémorations forcées ; la mémoire empêchée par les censures multiples, qu'elles soient privées ou officielles ; la mémoire imposée ou filtrée.

²³ Pour la plupart, les représentants de la littérature régionaliste n'ont pas été originaires de la Bucovine, mais y sont arrivés en provenance d'autres contrées de l'Autriche-Hongrie. Néanmoins, ils se sont intéressés aux cultures, si diverses soient-elles selon les ethnies, des autochtones pour enrichir leur imaginaire littéraire. Ceux de la littérature régionale ont entrepris d'écrire ce que G. Deleuze et F. Guattari (1996) dénomment une « littérature mineure », c'est-à-dire une littérature en langue allemande affectée d'un fort coefficient de « déterritorialisation ».

Références

- Appelfeld A., 2008, « Czernowitz, la Jérusalem de Bucovine », *Courrier international*, 920, pp. 40-41.
- 1994, *L'héritage nu*, trad. de l'anglais par M. Gribinski, Paris, Éd. de l'Olivier, 2006.
- 1999, *Histoire d'une vie*, trad. de l'hébreu par V. Zenatti, Paris, Éd. de l'Olivier, 2004.
- Beaumont F., 2004, « Nostalgie habsbourgeoise et Bucovine interethnique chez Joseph Roth et Gregor von Rezzori », *Revista Romana de Studii Culturale*, 1-2, pp. 77-86.
- Besançon A., 1998, *Le Malheur du siècle. Communisme. Nazisme. Shoah*, Paris, Perrin.
- Cassagnau L., 2005, « Mémoire et souvenir : à propos de *Schnee im Dezember* de Rose Ausländer », pp. 101-105, in : Lajarrige J., Quéval M.-H., dirs, *Lectures d'une œuvre. Gedichte. Rose Ausländer*, Nantes, Éd. du Temps.
- Coquio C., 2007, « Littérature et catastrophes historiques : point de vue sur la recherche française », pp. 173-183, in : *La recherche en littérature générale et comparée en France*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes.
- Deleuze G., Guattari F., 1996, *Kafka – Pour une littérature mineure*, Paris, Éd. de Minuit.
- Ewald F., 2000, « Paul Ricœur : un parcours philosophique (entretien avec P. Ricœur) », *Magazine littéraire*, 390, pp. 20-26.
- Grynevych V., Danylenko V., Kul'tchyt's'kyi S., Lysenko O., 2004, *Ukraine et Russie dans la rétrospective historique : un projet soviétique pour l'Ukraine*, Kyïv, Naukova dumka (en ukrainien).
- Heymann F., 2003, *Le crépuscule des lieux*, Paris, Stock.
- Lajarrige J., 2005, « Avant-propos », pp. 5-8, in : Lajarrige J., Quéval M.-H., dirs, *Lectures d'une œuvre. Gedichte. Rose Ausländer*, Nantes, Éd. du Temps.
- Mathieu F., dir., 2008, *Poèmes de Czernovitz*, Paris, L. Teper.
- Matios M., 2007, *La Nation*, Lviv, Piramida (en ukrainien).
- Nora P., 1984, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- Rezzori, G. von, 1961, *L'Hermine souillée*, trad. de l'allemand par L. Servicen, Paris, Gallimard.
- 1989, *Neiges d'antan*, trad. de l'allemand par J.-F. Boutout, Paris, Éd. de l'Olivier, 2004.
- Ricœur P., 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 2006, « Mémoire, Histoire, Oubli », trad. de l'anglais par C. Goldenstein, *Esprit*, mars-avr., pp. 20-29.
- Rosner Ch., 2007, *Émancipation ou Êtes-vous aussi de Czernowitz ?*, Paris, Cz.
- Rychlo P., 2005, *La poésie du dialogue : l'œuvre de Paul Celan comme intertexte*, Tchernivtsi, Routa (en ukrainien).
- 2008, « Le mytheme de Jérusalem dans la poésie germanophone de la Bucovine », *Bible et culture*, 8-9, pp. 171-184 (en ukrainien).